

rien, et que ce n'est pas sans raison que ces deux institutions sont restées longtemps si importantes dans cette province. La Bretagne des *bugalet*, des manoirs et des chapelles n'a certes pas disparu, mais est venu s'ajouter à elle celle des hôtels particuliers, des presbytères et des vaisseaux. La Bretagne du XVIII^e siècle est ainsi une terre de forts contrastes économiques, sociaux, culturels, «une marqueterie» dit joliment Jean Quéniart, avec, aux extrêmes, le négociant nantais que croise Arthur Young dans le quartier Graslin, vivant au rythme des modes et du monde atlantique, et de l'autre ces masses de miséreux, premières victimes des accidents de la conjoncture et des épidémies, et qui, bien sûr, ne savent pas signer leur nom. *In fine*, Jean Quéniart nous donne de précieuses clefs pour mieux comprendre, aussi, la vigueur des aspirations politiques exprimées durant la décennie suivante, tant il est vrai que l'antagonisme villes-campagnes s'est alors, et à tous niveaux, exacerbé. En somme, cette belle synthèse très nuancée remplit parfaitement son rôle : établir un bilan des connaissances accumulées et dispersées tout en invitant à poursuivre les investigations.

Gauthier AUBERT

Anne AUTISSIER, *La sculpture romane en Bretagne XI^e-XII^e siècles*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005, 380 p.

Ce très intéressant travail était nécessaire car depuis l'œuvre fondamentale de Roger Grand, *L'art roman en Bretagne*, paru il y a presque un demi-siècle (1958), si plusieurs contributions avaient apporté des lumières nouvelles sur le sujet, en particulier celles d'André Mussat et de Jacques Mallet, aucune ne lui était spécifiquement consacrée. Il s'agit de la reprise d'une thèse soutenue en 2001 à Poitiers, au Centre d'Études supérieures de Civilisation médiévale. Commençons par être gentiment désagréable..., pour deux reproches formels qui s'adressent à l'éditeur : l'ouvrage ne comporte pas d'index, ce qui oblige en contrepartie heureuse à le lire entièrement..., et par ailleurs, il est dommage qu'il n'ait pas été publié dans la collection «Patrimoine archéologique», dont le format aurait autorisé des illustrations de taille supérieure et peut-être même un cahier couleur.

«Les conditions de la création» (p. 21-54) abordent le cadre géographique et historique qui vit fleurir l'art roman en Bretagne. Cette introduction nécessaire paraît parfois quelque peu rapide ou incertaine, l'auteur ne mentionnant pas les livres pourtant essentiels de Patrick Galliou ou Louis Pape sur l'Armorique antique, ni celui de Léon Fleuriot sur l'émigration bretonne ; de même, la toponymie ignore Bernard Tanguy et la castelologie de Michel Brand'honneur. Le titre du chapitre «L'Église : des origines galloises au renouveau roman» est assez maladroit, puisque la christianisation était bien évidemment antérieure aux «saints» gallois.

comme le reconnaît elle-même l'auteur (p. 43). Le chapitre suivant, «L'art roman en Bretagne : quel héritage ?», contient quelques perles, par exemple le nombre de 300 mégalithes pour le Morbihan et le Finistère : il doit manquer un zéro quelque part ! L'auteur aurait gagné à utiliser les travaux de nos collègues préhistoriens et protohistoriens, plus approfondis et plus récents que ceux de R. Grand. Ayant travaillé sur le haut Moyen Âge, je ne peux que regretter la rapidité avec laquelle sont expédiés six siècles, en deux pages !

Quelques bricoles bibliographiques peuvent être relevées, telles l'oubli du prénom de dom Lobineau (p. 365), Guy-Alexis et des erreurs pour ceux des ecclésiastiques Le Mené et Gougaud, respectivement Joseph-Marie et Louis (p. 117)... ; personnellement, je n'ai pas eu l'honneur de soutenir ma maîtrise sous la direction de A. Mussat, mais de son collègue J. Mallet (p. 19), ni ma thèse sous la direction d'André Chédeville, mais de Pierre-Roland Giot (p. 374). Quelques omissions d'auteurs cha-touilleront un peu leur amour-propre, ainsi celles de Roger Barrié à propos de la croix de Milizac (p. 53), de Jean-Claude Meuret au sujet de Rannée (p. 322-323), ou du fouilleur de l'ancienne église paroissiale de Maxent (p. 53)...

Heureusement, l'auteur est nettement plus à l'aise en présentant les acquis de sa recherche sur la sculpture romane, développée en près de deux cents pages. La deuxième partie, «Le sculpteur à l'ouvrage» (p. 55-82), est fort instructive, notant à la suite de Louis Chauris l'origine des matériaux de construction et constatant bien évidemment que les pierres employées dans la sculpture sont d'origine locale, bien que toujours délicates à transformer de par leur nature même ; les rares importations de calcaire, hormis celui du filon tertiaire de la région de Saint-André-des-Eaux, servent pour des sites côtiers et sur les marges orientales. La mise en œuvre de ces matériaux aurait probablement nécessité plus qu'une unique page, mais l'auteur se rattrape avec l'examen des plans et volumes afin de localiser les éléments sculptés, essentiellement les bases et les chapiteaux avec quelques modillons et de rares tympons. La question du décor peint a été récemment revivifiée avec la découverte de fresques à Calan, Saint-Méen-le-Grand et Langast ; pour ces dernières, eu égard à leur style et leur épigraphie, en accord avec Marc Déceneux, nous inclinons volontiers à les situer dans la seconde moitié du XII^e siècle et non à la fin de l'époque carolingienne.

Avec la troisième partie, «Les chantiers majeurs adeptes du corinthien» (p. 83-125), l'auteur entre véritablement dans le vif de son sujet et apporte une importante contribution en démontrant une nouvelle fois, mais ce n'est pas inutile, la forte influence de l'art antique, gréco-romain, même si des variations du chapiteau corinthien existent dès le haut Moyen Âge avec des restructurations au profit de schémas géométriques. L'ornemen-

tation végétale ne se cantonne pas aux plantes habituelles à l'art roman, type acanthe simplifiée, «pointe de feuille arrondie», palmette ou feuille d'angle, il se rencontre quelques fantaisies avec les algues de Locmariaquer, lointaines cousines des possibles ophioglosses de Lanmeur. Le bestiaire dérive également des thèmes animaliers familiers durant l'Antiquité, en particulier les lions et les protomes de bélier, connus dès la Perse achéménide (ce qui faisait fort fantasmer les premiers antiquaires) et en usage de la Normandie au Poitou, mais aussi bien en Grande-Bretagne. Le corinthien est principalement en usage dans les grandes réalisations du sud de la Bretagne, abbatiales telles Redon, Saint-Gildas-de-Rhuys, Quimperlé et Landévennec (qui présente d'indéniables traits originaux rapprochés des images du cartulaire de l'abbaye), mais aussi cathédrale de Quimper et quelques édifices ruraux, ainsi Ambon, Brech, Fouesnant, Loctudy et Locminé. La répartition de «l'espace corinthien» fait apparaître, dans la seconde moitié du *x^e* siècle, un art lié au pouvoir ducal, alors entre les mains de la maison de Cornouaille ; plus qu'un simple effet de mode, l'adoption de ces formules artistiques a été favorisée par la restauration d'édifices ruinés à cause des Normands, par des abbayes de la vallée de la Loire, mais aussi par la réforme grégorienne, renvoyant ainsi l'image d'une Église fidèle à Rome. L'auteur émet l'hypothèse, qu'elle qualifie elle-même de «téméraire» (p. 123), d'un art de prestige désireux «de contrecarrer des particularismes locaux», en notant justement que le goût pour le corinthien ne s'exprime que dans les zones d'influences des abbayes bénédictines.

Cette transition lui permet d'aborder le «courant artistique, puissant et original» en place dans les parties occidentale et septentrionale, objet de sa quatrième partie, «Les chantiers qui développent le géométrisme» (p. 127-200). Les monuments les plus représentatifs de cette tendance appartiennent au pays Pourlet, avec Langonnet, Priziac et Ploërdut ; un peu plus au sud, il faut y rajouter les églises de Calan et Inzinzac-Lochrist, ainsi que la chapelle de Locoyarn en Hennebont, et beaucoup plus au nord celles de Locquéholé, le «temple» de Lanleff et la tour Hastings de la cathédrale de Tréguier. Le goût des motifs géométriques se manifeste grâce à un épannelage composite, essentiellement pour les corbeilles des chapiteaux, parallélépipédiques, cubiques ou en extraordinaires demi-disques à Langonnet. Le savant répertoire géométrique joue à l'infini des variations de lignes brisées ou courbes, composant dans le premier cas des dents de scie, chevrons, bâtons rompus, pointes de diamant, losanges, en jouant des pleins et des vides, de l'ombre et de la lumière avec des damiers et des étoiles ; les lignes courbes s'enroulent en ondulations, volutes, crossettes, spirales, cercles emboîtés, torsades, et bien sûr les entrelacs, tresses et autres motifs de vannerie. Ce décor géométrique est une formule artistique pérenne, dont l'exemple le plus spectaculaire, toujours rappelé, se trouve dans le couloir d'accès du cairn néolithique de Gavrinis ; il paraît effecti-

vement sage, comme l'auteur nous y incite (p. 155), d'examiner avec précaution l'idée selon laquelle il aurait pu être une source d'inspiration pour les artistes du secteur à l'époque romane, et ce en dépit de la découverte en 1885, par G. de Closmadeuc, dans les ruines de l'église de l'île, d'un crucifix attribuable au XII^e siècle. Beaucoup plus près de l'époque romane, durant le haut Moyen Âge, ce vocabulaire géométrique est le fond commun de populations autrefois dites «barbares», réparties de l'Espagne du Nord et de la Lombardie aux îles Britanniques en passant par tout le territoire gaulois. Les XI^e et XII^e siècles se montrent encore friands de ces compositions, aussi bien en Bretagne que dans des régions que nul aujourd'hui ne s'aviserait de qualifier de celtiques, Normandie, Maine, mais également beaucoup plus éloignées, Massif Central, Picardie, Lorraine. À la longue et intéressante liste de l'auteur, nous nous permettrons d'ajouter le tympan de la petite église paroissiale de Cortrat, en Loiret où, gravés sur un grand côté de sarcophage mérovingien probablement récupéré au début du XII^e siècle, deux personnages de face et quatre animaux de profil évoluent «sur un fond de lignes sinueuses au dessin compliqué» (Pierre Rousseau). Cet engouement pour la géométrie, «qui donne aux églises de l'Ouest breton un caractère éminemment original» (p. 245), n'empêche pas les représentations figuratives, animales, quadrupèdes ou possibles dragons, et humaines, souvent des caricatures, mais également des atlantes ou des masques. Quelques scènes historiées demeurent difficiles à interpréter, comme par exemple celle figurée sur le chapiteau 11 de Langonnet, où un cavalier hirsute affronte un personnage dont l'auteur repousse l'identification avec une femme (p. 174-175) ; cependant, les hasards d'un malicieux éclairage complice permettent d'éliminer toute ambiguïté : «David» est en l'occurrence une dame !, ce qui ne surprendra pas les aficionados de l'art roman et de ses ostentations crues, ainsi les irlandaises *Sheela na gig*. Dans la même église, à proximité immédiate de la scène précédente, la Crucifixion évoque invinciblement des représentations du haut Moyen Âge, avec deux aigles affrontés encadrant la croix placée sous un griffon : tournée vers la nef, cette sculpture semble bien une évocation christologique appuyée qui marquerait un espace liturgique particulier.

La cinquième partie s'attache à décrire «Les chantiers de l'est de la Bretagne» (p. 201-239), c'est-à-dire la Haute-Bretagne avec des extensions aussi occidentales que Lanmeur, Perros-Guirec et Quimperlé. Tous ces édifices «témoignent de la pénétration d'influences extérieures dans les milieux artistiques», quelques décennies après l'art dérivé du corinthien et en même temps que l'art géométrique. Les comparaisons peuvent s'appliquer efficacement avec l'art roman angevin, tant pour la décoration végétale, la géométrie, le bestiaire (oiseaux, lions, monstres variés, magnifiques dromadaires de Dinan, élégants animaux musiciens de Nantes). Quelques chapiteaux historiés montrent la vie quotidienne, les sept péchés capitaux, des scènes vétéro-testamentaires, enfin peut-être des représenta-

tions issues de la littérature hagiographique bretonne. Il demeure difficile d'assurer qu'un chapiteau du porche méridional de Perros représenterait le combat du roi Arthur aidant saint Efflam dans sa lutte contre un dragon ; la geste arthurienne, en dépit de sa popularité au Moyen Âge central, ne paraît avoir laissé que des traces ténues dans la sculpture, malgré l'avis de Roger S. Loomis, ce qui est gênant pour la validité du raisonnement forgé par Arthur de La Borderie...

Le catalogue monographique (p. 249-360) apparaît fort complet (Locoyarn devrait toutefois être indexé à Hennebont, et Lotavy en Priziac). Il est cependant un peu dommage que toute une catégorie de monuments sculptés appartenant au petit patrimoine n'aient été volontairement que trop rapidement évoquée, ainsi les bénitiers du type de Corseul et Dinan (p. 222), ou les croix de chemin (p. 52) : à partir de l'excellent ouvrage d'Yves-Pascal Castel et de quelques autres moins complets, il devrait être possible de tenter une étude sur ces monuments dont un certain nombre appartient de toute l'évidence à l'époque romane (et probablement pas au haut Moyen Âge). Dans le même ordre d'idée, déplorons l'absence des deux stèles du Vieux-Bourg de Pléhérel, naguère rapprochées par P.-R. Giot de monuments mérovingiens du Vexin français, mais qui semblent cependant plus proches de deux pierres tombales templières de Fescal en Péaule, et l'absence de la cuve prétendument baptismale de l'Île Saint-Samson en Pleine-Fougères. Dans ce même registre aquatique, regrettons l'absence de la vasque de Daoulas : tant de sottises ont été écrites sur elle qu'une notice définitive aurait été la bienvenue. Enfin, les amateurs des sarcophages ornés de Besné, Fégréac, Guérande et Saint-Gildas-de-Rhuys devront se consoler de leur éviction. Mentionnons de surcroît, pour le plaisir de la taquinerie, quelques très rares oublis imputables à la difficulté de retrouver les sculptures omises, ainsi à Saint-Méen-le-Grand, où la façade orientale de la chapelle du XIV^e siècle englobe une base à rinceaux végétaux tout à fait semblable à celle encore en place dans la nef. Dans le pan ouest de la toiture de « l'oratoire de saint Guirec » en Ploumanac'h, un bloc montre encore des pieds alignés sous une table, peut-être une figuration de la Cène ou des Nocces de Cana : préciser l'âge de ce bas-relief serait imprudent, mais une datation romane paraît plausible. Deux pierres remployées dans l'angle de la nef et du chœur de Saint-Louis de Trégenestre, en Meslin, dites carolingiennes par R. Grand, semblent romanes. Enfin, quelques éléments sculptés provenant de la chère crypte de Lanmeur semblent perdus, le chapiteau orné de caulicoles qui, retourné, servait de base à une statue de saint Melar préalablement à la fouille de 1985, une base lisse de colonne jetée dans le comblement de l'accès sud entre 1903 et 1905, enfin un fragment à décor végétal coincé dans l'ébrasement de la *fenestella* sud de la face ouest et dont l'éventuelle récupération relèverait davantage de la spéléologie que de l'archéologie...

Les essentielles questions de datations ne sont naturellement pas passées sous silence, bien que l'on puisse regretter que lorsqu'elle évoque les chercheurs s'étant particulièrement intéressés à l'art roman en Bretagne (p. 16), l'auteur minore le rôle précurseur de Charles de La Monneraye qui, dès 1849 devant l'Association bretonne, se montra étonnamment perspicace à ce sujet. À l'autre extrémité du spectre chronologique, bien qu'elle n'ait pas eu connaissance de la courtoise controverse que Marc Déceneux et moi-même avons entretenu en 2004 dans les *Dossiers du Centre régional d'Archéologie d'Alet*, elle partage la plupart du temps mes hypothèses sur l'âge de plusieurs monuments dont la datation est souvent un objet de controverse, par exemple l'ancienne église Saint-Paul Aurélien (moderne chapelle Sainte-Anne) de l'île de Batz (p. 255-256), située depuis Jean-Marie Abgrall aux environs de l'an Mil : mais tout concorde pour la placer à la fin de la seconde moitié du XI^e siècle, c'est-à-dire à la même époque que l'église de Locquéholé, également indûment vieillie. Ainsi souscrivons-nous pleinement à la conclusion de l'auteur (p. 245) : «l'isolement et le retard bretons, souvent mis en avant, pour justifier d'une sculpture, peut-être moins brillante que celles des foyers limitrophes, n'existent pas. Tout au plus, une décennie ou deux séparent la création bretonne de celle des grands centres voisins, sources d'inspiration». Par contre, la datation proposée de l'église paroissiale Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Langonnet, grâce à l'inscription de la sacristie (p. 186-188, 198-199), soulève de sérieuses objections. Elle a été signalée pour la première fois en 1996 dans un sagace article trop confidentiel d'Y.-P. Castel (paru comme *Supplément* à l'*Écho des Montagnes Noires* en 1996) qui l'attribue au XVII^e siècle, lors de l'importante campagne de travaux menée par Isaac de Marbeuf, abbé de Notre-Dame de Langonnet entre 1649 et 1674 et confirmée par deux inscriptions 1662 à l'intérieur de l'église. Contrairement à ce que l'auteur avance, l'inscription externe ne paraît aucunement remployée et se fond dans la maçonnerie du mur. L'étude de sa graphie par des spécialistes du Corpus des inscriptions de la France médiévale laisse largement la place au doute, en particulier à cause des étonnants points sur les *i* qui suggèrent une datation au XVII^e siècle selon l'auteur elle-même, qui choisit néanmoins l'intervalle 1100-1140. Par ailleurs, bien que le texte soit rapproché de formules employées dans les années 1130-1140, l'auteur admet volontiers qu'aucune inscription métrique française ne correspond à celle de Langonnet. Aussi, jusqu'à plus ample informé, préférons-nous en tenir à une datation de cette église fondée sur des critères stylistiques, forcément plus flous mais probablement plus raisonnables, à savoir la charnière des XI^e-XII^e siècles ; cette fourchette chronologique vaut d'ailleurs pour toutes ses consœurs du pays Pourlet.

Autre apport important de cet ouvrage, celui concernant la lancinante question de la celtitude (p. 245-247). Dans sa «Préface» (p. 13), Marie-Thérèse Camus sait gré à l'auteur «de ne pas avoir escamoté la question du

celticisme [... ce qui] relève de l'erreur et du goût du mythe». Dans sa remarquable thèse sur le bretonisme, Jean-Yves Guiomar avait brillamment démontré comment l'historiographie bretonne du XIX^e siècle, essentiellement sous la houlette sourcilleuse de La Borderie, avait imposé le point de vue d'une société médiévale héritant en droite ligne de la civilisation celtique, en minorant fortement l'apport romain et en exagérant au contraire les particularismes gaulois, conservés uniquement dans la péninsule. La notion de celtitude, qui n'aurait probablement pas dû quitter le terrain de la linguistique, fut appliquée sur celui de l'histoire de l'art, avec en 1914 l'interrogation de R. Grand «Y a-t-il un style breton ?», qui l'entraîna à des développements du genre : «Le Breton est un Celte traditionaliste et mystique qui perpétue dans la paroisse l'ancienne vie du clan ou *plou* des premiers siècles de l'invasion». En 1923, l'architecte James Bouillé dans sa conférence *De l'art celtique et de l'utilité de son étude pour la création d'un art breton moderne*, tout en rejetant l'idée d'une persistance contemporaine d'un art «celto-breton», admettait que la Bretagne romane subit des influences irlandaises, uniquement d'ordre géométrique car les motifs végétaux de «l'art celtique authentique» ne furent exploités que par les «écoles anglo-saxonne et franco-saxonne». Comme l'écrit Jean Rohou dans son excellent *Fils de *ploucs** (Rennes, 2005, t. I, p. 170), la celtitude est un «pâté d'alouette élastique, que chacun peut modeler à sa guise»...

Que cette constatation finale, qui apparaîtra peut-être iconoclaste ou désabusée, ne dissuade pas les lecteurs d'apprécier à sa juste valeur cette belle thèse, qui montre les puissantes originalités de l'art roman en Bretagne, tout en l'insérant dans la culture artistique du nord-ouest de l'Europe.

Philippe GUIGON

Letters, ordres and musters of Bertrand Du Guesclin, 1357-1380, Michael Jones ed. , Woodbridge, The Boydell Press, 2004, LIII-415 p.

Peut-on encore écrire aujourd'hui sur le plus célèbre des soldats français du Moyen âge, Bertrand du Guesclin (1357-1380) ? On aurait pu croire que non, mais la récente parution d'un ouvrage d'une très grande érudition et d'une haute valeur scientifique vient infirmer la réponse. La question qui se pose alors est celle de la manière dont l'auteur de cet ouvrage a pu renouveler le genre. La nature de la publication interpelle en effet. Elle n'entre pas dans la catégorie des livres de récits historiques, et ce n'est pas non plus une énième biographie sur ce soldat qui passa sa vie à sillonner les routes des royaumes de France, de Castille, d'Aragon, de Navarre et du Portugal, comme celles de la province anglaise de Gascogne. Son auteur, Michael Jones, est un médiéviste de réputation reconnue, spé-